



Temporalités

Revue de sciences sociales et humaines

1 | 2004
Premiers jalons

Cinq propositions pour appréhender le temps

Avec une note conjointe sur la figuration graphique

Five Considerations on the relationship of humans to Time

Jean Chesneaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/648>

DOI : 10.4000/temporalites.648

ISBN : 978-2-8218-0358-9

ISSN : 2102-5878

Éditeur

ADR Temporalités

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

ISSN : 1777-9006

Référence électronique

Jean Chesneaux, « Cinq propositions pour appréhender le temps », *Temporalités* [En ligne], 1 | 2004, mis en ligne le 23 juin 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/648> ; DOI : 10.4000/temporalites.648



Les contenus de *Temporalités* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Cinq propositions pour appréhender le temps

Avec une note conjointe
sur la figuration graphique (*)

Jean Chesneaux

Un. L'articulation entre les trois « moments »¹ du temps, présent, passé, futur, forme l'axe fondateur de l'être-au-monde des humains.

La relation entre présent, passé, futur – cet ordre soulignant la centralité du présent – définit « l'être » des humains, tant personnel que collectif. Chaque personne singulière, quels que soient son âge et sa condition, se pense et se projette dans la relation entre ces trois termes. Et chaque société affronte les exigences du présent, dans le double souci de l'expérience du passé et de l'attente de l'avenir. Dans leur dialogue permanent, ce « champ d'expérience » (*Erfahrungsraum*) et cet « horizon d'attente » (*Erwartungshorizont*), caractérisés dans ces termes par l'historien-philosophe R. Koselleck², sont comme les deux faces solidaires du même être-dans-le-temps.

Opérant certes dans le seul champ du mental, le sens humain du temps, la *Zeitlichkeit*, se révèle donc **bidirectionnel**, articulant conjointement le présent en direction et du passé et de l'avenir. Cette articulation plonge profondément dans l'épaisseur même du temps, elle est bien plus structurante que la simple successivité naguère instaurée par les positivistes entre passé, présent et avenir. Trop souvent, on continue à s'en tenir à cet enchaînement mécanique – y compris dans les échelonnements prévisionnels des grands organismes financiers internationaux...

*Depuis la parution en 1996 de mon livre *Habiter le Temps*, j'ai été amené à participer à maints colloques, entretiens et causeries-débats sur les problèmes du temps. Ces cinq clés proposent des vues générales sur le temps, telles qu'elles se sont précisées peu à peu dans mon esprit au cours de ces rencontres et débats – donc postérieurement à la sortie de l'ouvrage précité.

¹ Pour définir ces trois modes d'inscription dans la durée du temps, le vocabulaire reste imprécis : « moments » du temps, « instances », et même « dimensions » dit E. Minkovski (*Le temps vécu*) ; les philosophes, et notamment P. Ricoeur, préfèrent le terme plus technique d'*ek-stase* ; passé, présent et avenir sont vus comme « surgissements ».

² Koselleck R., *Le futur passé : contribution à la sémantique du temps historique*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990.

Telle est la « co-originarité » (*Gleich-ursprünglichkeit*) des trois instances du temps, notion proposée par un Heidegger envers qui, selon Levinas, « nous contractons ainsi une dette dont nous devons nous excuser »³. Avec le matériau noble qu'est la pierre dure, ainsi sur les flancs des Pyramides d'Égypte, le lien théorique entre passé, futur et présent devient réalité matérielle : ce granite est issu d'un passé géologique très ancien, il continuera à s'inscrire dans un futur lointain, et son être tant fonctionnel que symbolique appartient à un présent (politique, social, culturel) qui est lui-même en perpétuel devenir.

L'unité foncière entre nos trois termes ne doit pourtant pas cacher la singularité du présent, et plus précisément sa double posture. Le présent, point de transit du futur au passé, « au fil du temps », s'affirme comme un champ de synthèse permanente entre l'avenir qui nous tire à lui, et le passé qu'il faut sans cesse refigurer et restructurer à partir de cet avenir. Il assure pourtant une fonction distincte, celle de lieu d'observation du mouvement du temps à la fois en direction du passé et du futur, « comme à distance », dit H. Arendt. Rappel utile, en ces temps d'éliision de la durée, et d'omnipotence d'une technoscience bloquée dans l'immédiat.

Deux. *Le temps, compris dans la relation humaine au devenir temporel, possède sa nature propre. Il diffère donc radicalement du champ de l'espace.*

Les trois « moments » du temps, passé, présent, et futur, se succèdent irrévocablement, excluant tout retour en arrière sinon par la pensée. En revanche, les trois dimensions de l'espace, largeur, hauteur et profondeur, sont réversibles et permutable ; on peut les parcourir en tout sens, on peut surtout transposer l'une dans la position de l'autre. Étant entendu qu'il s'agit ici des dimensions de l'espace « naturel » tels que les perçoivent les canaux semi-circulaires de notre oreille interne, et non des espaces théoriques à X dimensions.

C'est dire que l'articulation interne du temps (passé, présent, avenir) est **irréductible** à celle de l'espace, elle est d'une autre nature. Si familière soit-elle à la physique moderne, la notion d'espace-temps est ici parfaitement non-pertinente, sinon piégée. Le temps des humains est tout autre chose qu'une « quatrième dimension » de l'espace, et le temps de la physique quantique *ne convient pas* aux humains. Il nous faut ici récuser l'illusion scientifique, selon laquelle les sociétés humaines seraient régies par les mêmes catégories que les particules élémentaires de la matière.

³ Levinas E., *La mort et le temps*, Paris, Librairie Générale Française, 1992.

Que le temps, dont la non-représentabilité directe sera évoquée plus loin, ne puisse « se laisser exprimer que par des métaphores spatiales »⁴ ne fait que souligner cette dissociation de principe entre temps et espace.

Trois. *Le temps et la conscience de la « passée »⁵ du temps font partie de nos universaux « génériques » (partagés par l'ensemble du genre humain).*

Les progrès de l'anthropologie comparée ont amené certains à considérer le temps comme une pluralité de constructions autonomes – des *constructs*, dit l'anglais, plus théorique. Chaque société aurait ainsi élaboré depuis des âges très anciens sa propre vision du temps, son propre rapport-au-temps.

Ces **cultures du temps**, tant non-occidentales qu'occidentales, sont certes aussi originales que diverses. C'est ainsi que le temps cyclique des lettrés chinois, le temps cyclique de la philosophie grecque classique et le temps cyclique des paysans kanak s'organisent chacun selon des référents qui leur sont propres : les cycles dynastiques chinois, l'Âge d'or de la tradition grecque, le retour régulier des travaux agricoles mélanésiens et surtout les étapes de la culture des ignames.

Mais il ne s'en suit pas que ces diverses configurations représentent autant d'entités irréductibles les unes aux autres, comme le prétend l'école dite du « relativisme culturel »⁶. Ce que l'imaginaire collectif des sociétés humaines a construit, ce sont des systèmes du temps d'une vivante diversité, des modes d'être-dans-le-temps. Lesquels peuvent être considérés comme autant d'approches convergentes DU temps comme catégorie universelle, comme « universel englobant » disait Aristote.

Présent, passé et avenir sont partie intégrante des cultures du temps, si diverses soient-elles. On ne peut accepter l'objection de certains orientalistes⁷, réduisant à la seule culture de l'Occident la conscience de la relation passé-présent-avenir. Ainsi, les trois Bouddhas, celui du présent (Amithaba), celui du passé (Cakyamuni), celui de l'avenir (Maitreya) sont conjointement présents dans toutes les pagodes vietnamiennes ; ils sont tantôt figurés par trois statues alignées, tantôt même par une seule, dont les trois têtes semblent issues du même torse.

⁴ Koselleck R., *op. cit.*

⁵ Le présent, dit Charles Péguy, est « le point de passée du temps ».

⁶ Pour une critique du relativisme culturel menée de l'intérieur du champ de l'anthropologie, on peut renvoyer aux travaux d'Alban Bensa sur la société kanak, et notamment sur la pensée de Jean-Marie Tjibaou.

⁷ Tel le sinologue François Jullien dans son ouvrage aux guillemets accusateurs, *Du « temps » : éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Bernard Grasset, 2001.

Quatre. Le temps collectif de l'être-en-société et le temps personnel du moi sont homo logiques ; si singulier que soit le temps personnel, il s'organise en fonction de références et de rythmes qui sont comparables à ceux du temps social⁸.

Le temps personnel possède certes ses caractères propres. C'est un temps individuellement fini, enfermé entre deux termes naturels – naissance et mort – qui sont inéluctables, donnés impérieusement ; cette situation est toute différente du temps des collectivités humaines qui, lui, est ouvert indéfiniment, vers le passé comme vers l'avenir. Second « propre » du temps personnel, il est l'objet d'une subtile alchimie, d'une perception intime sinon incommunicable à partir de laquelle s'élabore la *personne* comme entité singulière. Mais, en ces temps d'adulation du Moi et du Je comme *ultima ratio*, il semble souhaitable de « tordre le fil » en sens inverse, donc de souligner ce qui rapproche temps personnel et temps social. Le terme un peu général d'homologie évoque à la fois des différences d'échelle, des « profondeurs de champ » particulières, et des caractéristiques communes.

Avant tout, il faut souligner que tous deux, temps personnel et temps social, s'organisent dans l'articulation constamment renégociée entre les priorités du présent, les expériences du passé, les attentes de l'avenir. Les personnes et les sociétés vivent les unes et les autres leur devenir temporel, elles réalisent leur « être » dans le regard bidirectionnel qu'elles portent conjointement – certes en esprit – et sur leur passé et sur leur futur ; cette relation éminente déborde infiniment les injonctions sèches du « temps des horloges ». Les personnes, comme les sociétés, récusant le « temps homogène et vide » des positivistes – celui que vitupérait Walter Benjamin⁹ – sont emportées dans l'alternance aléatoire de tourbillons confus (image benjaminienne), de phases qui semblent inertes, de secousses aussi imprévues que salutaires.

Au-delà de leur homologie, il faut encore souligner que temps personnel et temps social sont en interaction constante, qu'ils s'interpénètrent en permanence. Chacun fait l'expérience de cette réciprocité. « Mon » temps personnel n'existe pour moi que dans sa relation avec le temps collectif de la famille, du village, de l'instance citoyenne, de la nation, du monde auxquels j'appartiens. Et le temps collectif n'a

⁸ C'est seulement pour ne pas alourdir encore la rédaction de cette note, qu'on parle ici de « temps social », de « temps personnel », et plus loin de « temps-paramètre », de « temps-compagnon ». Il faudrait dire « le temps tel que le vit collectivement la société », « le temps que la vie moderne instrumentalise, pour rythmer nos vies tel un paramètre », « le temps en compagnie duquel se déroulent nos existences », etc. L'hypothèse de travail retenue ici, c'est qu'il s'agit de modalités, diverses sinon opposées, de notre relation au temps comme instance générale (l'universel englobant de Ricoeur) ; et pas du tout d'un éventail de « temps sociaux » qualitativement différents, voire irréductibles les uns aux autres.

⁹ *Les Thèses sur la philosophie de l'histoire* de Walter Benjamin ont récemment été rééditées et commentées par Michaël Löwy (*Walter Benjamin : Avertissement d'incendie*, Paris, PUF, 2001).

de réalité que dans la participation – consciente ou non, volontaire ou non – des divers individus qui se retrouvent pour le construire.

Une objection ne peut pourtant être ignorée : le temps social s'inscrit dans la longue durée, il capitalise au fil des siècles l'expérience collective des humains, tel disait Pascal un homme « qui apprendrait toujours sans oublier jamais », il transcende donc les limites biologiques que sont, pour chacun d'entre nous pris séparément, la naissance et la mort. Alors que le temps personnel, au moins au premier degré, s'inscrit cruellement dans ces limites. Les Danses des Morts du XIV^e siècle étaient conduites par l'implacable vieillard, sa faux sur l'épaule et un sablier dans la main. Mais cette objection ne tient que si le temps personnel est vécu comme dissocié du temps social dans son principe même, si l'un et l'autre sont inconciliables, si le Moi s'entête à s'affirmer comme radicalement étranger au Nous. N'est-ce pas plutôt l'occasion de s'interroger sur le Moi comme *appartenance* au Nous, et pas seulement comme antithèse du Nous... Le temps-avec-les-autres, ce n'est pas seulement un temps que chacun de nous partage avec nos « con-temporains ». C'est aussi un temps « partagé » avec ceux qui sont venus avant nous, qui viendront après nous. Cette conscience traîne-semelles, pour laquelle il n'est nul besoin de faire intervenir des notions religieuses comme l'immortalité de l'âme, est au cœur des thèses de Hans Jonas sur la responsabilité des gens du présent vis-à-vis des générations à venir quant à l'état de la planète¹⁰

Cinq. *Le temps « englobant », le long duquel se développe notre être tant individuel que collectif et qui se réalise dans la relation passé-présent-futur, et le temps « inscrit », qui organise et mesure de l'intérieur nos diverses activités, ne sont que l'avvers et l'envers de la même temporalité.*

Telle est la double nature du temps, et c'est une de ses tensions les plus troublantes, un de ses paradoxes. Considéré dans son statut éminent, le temps s'affirme comme l'universel englobant d'Aristote, comme une instance ultime entraînant tous êtres, toutes situations et toutes choses dans son mouvement irréversible et panoptique, de l'avant vers l'après ; nous n'avons pas le choix, nos sociétés comme nos personnes ne peuvent que cheminer au fil de ce **temps-compagnon**. Mais ce temps qui nous entraîne tout entiers possède une particularité remarquable : son cours, son flux sont repérables, divisibles ; le savoir technique des humains a peu à peu calibré ce flux à partir de signaux de plus en plus sophistiqués, depuis les hommes préhistoriques observant le mouvement apparent du soleil jusqu'à nos horloges électroniques.

¹⁰ Jonas H., *Le principe de responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Les Éd. du Cerf, Paris, 1990.

Par une inversion très singulière, et sans cesser d'être un référent ultime, le temps devient donc son contraire : une « variable », un facteur occasionnel qui aide à situer et à définir la condition particulière de chacun des êtres, des situations, des choses qui sont tous emportés dans son devenir ; c'est le **temps-paramètre**, lequel est mesurable, organisable, et qui devient une simple composante tant de la vie des personnes que de celle des sociétés. Le temps-paramètre, c'est le temps instrumentalisé, découpé en « créneaux », en « tranches », en « butoirs » – autant de métaphores quasi-militaires – qui permettent d'affronter tant bien que mal les multiples contraintes de notre société moderne et de sa complexité croissante.

La dualité fondatrice de ces deux aspects du temps, temps « englobant » et temps « inscrit », sont aussi indissolublement intégrés l'un à l'autre que les deux faces d'une bande de Moëbius¹¹. Ils s'imposent conjointement à notre praxis humaine, à notre agir-ensemble. D'un côté, cette praxis se trouve emportée irrévocablement, comme toute autre entité du monde réel, dans le mouvement englobant du devenir temporel, au fil d'un temps-compagnon qui nous est *extérieur* et *supérieur*. Mais d'un autre côté, dans une relation de réciprocité tout à fait originale, le temps inscrit, le temps mesurable interviennent à *l'intérieur* du champ de cette praxis ; l'agir-ensemble ne peut se réaliser que dans la prise en compte de ces paramètres temporels, aussi complexes qu'impérieux. La position soutenue ici, c'est qu'il s'agit pourtant du même « temps », comme socle cardinal de notre être et comme nœud vital de toute pensée théorique sur le temps ; d'autres, on le sait, restent attachés à la pluralité « des » temps – immense topos philosophique...

Au risque de changer de registre, on peut sans doute éclairer ce débat à partir d'une réflexion historisée, qui débouche sur un « choix de société ». La gravité des enjeux justifie ce passage de l'ordre de la théorie à celui de la responsabilité, via l'examen des processus dont est issue la société « moderne ».

Dans le monde pré-industriel, l'existence des communautés villageoises se perpétuait au fil des siècles, et celle des paysans s'écoulait dans la succession des âges de la vie ; les unes et les autres « habitaient » donc un temps-compagnon qui les englobait tout naturellement. Réciproquement, les activités rurales de cette époque étaient elles-mêmes échelonnées selon une combinatoire temporelle appropriée ; les paramètres de celle-ci venaient s'inscrire à l'intérieur de la vie sociale, ils y traduisaient directement la succession des saisons, l'organisation du travail au long de la journée, les cycles naturels des animaux et des plantes, et encore les « événements

¹¹ On sait que cette figure géométrique présente un ruban qui se referme sur lui-même après une seule torsion. Sa surface se trouve alternativement et conjointement « à l'intérieur » et « à l'extérieur » du cercle ainsi décrit.

familiaux » tels que naissances, décès, mariages. Ainsi mutuellement intégrés, temps-compagnon et temps-paramètre cheminaient comme bras dessus, bras dessous, au fil de la vie, au fil du devenir. L'unité structurelle du temps englobant et du temps inscrit se réalisait *proprio motu* dans les sociétés dites traditionnelles, elle allait de soi.

Mais la vie « moderne » creuse l'écart entre temps-compagnon et temps-paramètre, elle les rend étrangers l'un à l'autre et cette dissociation quasi schizophrène semble déchirer l'être même des humains. Nous sommes devenus **orphelins** du temps englobant, nous sommes tout autant des **obsédés** du temps inscrit. D'un côté nous risquons de devenir indifférents, et au passé qui s'éloigne de nous, et à l'avenir dont le discours post-moderne célèbre l'« opacité » ; discours de démission qui masque dérisoirement notre mal-vivre anxieux, nos aspirations à une autre « qualité de vie » qui est en fait une autre « qualité de temps ». Tandis que, en sens inverse, chacun fait l'expérience pratique des « budgets-temps » sursaturés, oppressants, aliénants ; partout présentes, les horloges digitales sont autant d'injonctions impérieuses qui en toute occasion nous rappellent à « l'ordre », celui de la société, celui du temps. Les tensions inhérentes au temps atomique sont peut-être l'expression ultime de cette modernité déchirée. À l'échelle de la nano-temporalité, les pulsions de l'atome de césium permettent de définir avec une incroyable précision les unités comptables qui régissent notre organisation sociale ; alors que, dans une perspective de macro-temporalité, la longévité des déchets atomiques – longévité redoutable et surtout incontrôlable, car rétive par principe à toute « simulation » – nous rappelle la gravité des échéances auxquelles le devenir humain se trouve confronté. L'atome est mobilisé comme ultime performance de la rationalité scientifique socialisée, mais il échappe à lui-même et se retourne en péril majeur, menaçant le devenir humain lui-même.

Certes, nous ne reviendrons jamais à la société rurale traditionnelle et à l'équilibre naturel de ses temporalités. Comment saurons-nous, en assumant pleinement ce qu'ont d'irréversible les évolutions contemporaines, reconstruire une culture du temps qui nous aiderait à retrouver l'harmonie de nos rythmes de vie, bref qui réaliserait les retrouvailles entre temps-paramètre et temps-compagnon ? Ces retrouvailles nous ramèneraient à la pleine conscience du devenir temporel – un devenir que, si nous voulons « être », nous devons lucidement accompagner. Cette reconquête d'un temps « bien tempéré » représente une démarche éthique.

Note conjointe : quelle figuration graphique du temps ?

Les remarques qui suivent n'ont pas le même « statut » intellectuel que les cinq propositions précédentes. Elles peuvent pourtant aider, semble-t-il, à préciser même indirectement les traits propres du passé, du présent, du futur, et surtout leurs relations réciproques.

Au fil des siècles, l'esprit humain a pu élaborer maintes figures imagées du mouvement du temps, et celles-ci sont autant de rappels d'un grand principe théorique, celui de la **non-représentabilité** directe du temps. C'est pour contourner cette barrière, que les figurations graphiques du temps ont toujours fait appel aux ressources de l'espace ; mais il ne s'agit là que d'un expédient purement technique, métaphorique dit Koselleck. Que l'espace soit accessible directement à notre entendement via nos sens, mais non le temps, rend précisément cet expédient à la fois possible et nécessaire. On reste dans le paradoxe d'un temps dont la représentation graphique est contrainte de faire un détour par l'espace, alors même qu'il diffère de cet espace dans son principe même.

L'examen de ces divers expédients graphiques sortirait du cadre de la présente note. Bornons-nous à mentionner, sans s'y arrêter, le cheminement linéaire et *fini* de la tradition chrétienne, la « vallée de larmes » inscrite entre la « Chute » initiale et le « Salut » ultime ; cette finitude du temps humain (par opposition à l'éternité divine) forme l'axe même de la pensée augustinienne sur le temps. On pourrait aussi évoquer le temps non moins linéaire du rationalisme classique, certes ouvert indéfiniment en aval sinon en amont pour matérialiser les notions de Progrès et d'Évolution ; ce temps positiviste est lui aussi organisé selon une successivité rigide, fut-ce la succession des « modes de production » chez Marx. Ou encore la spirale temporelle plus audacieuse proposée naguère par le maoïsme, figure qui tentait d'associer la tradition cyclique de la Chine ancienne, le mouvement du progrès vers l'avant, et aussi l'éventualité de retours momentanés en arrière.

Ces représentations spatiales du temps sont légion. Citons encore, pour son audace extrême, la vision proposée au XI^e siècle par le théologien « essentialiste » Guillaume d'Auvergne¹² : celle de deux cercles dont le plus grand, le Temps divin,

¹² Agamben G., *Enfance et histoire : destruction de l'expérience et origine de l'histoire*, Paris, Payot, 1989.

tourne indéfiniment sur lui-même dans un mouvement transcendant. La rotation du petit cercle, celui d'un temps humain qui n'est qu'immanent, s'effectue à l'intérieur du grand cercle et tangentiellement à lui ; le point tangent est le présent, lequel est également entraîné dans un mouvement circulaire indéfini qui se suffit à lui-même et ne laisse aucun champ d'autonomie ni au passé ni au futur.

Derrière la diversité de cet héritage graphique, il y a autant d'approches générales du temps comme horizon indépassable du devenir humain ; le souhait d'ancrer cette démarche de l'esprit dans des figures plus accessibles à notre entendement est légitime, « naturel ». On est ainsi conduit à s'interroger – tel est le propos de cette note conjointe – sur la figure graphique sinon la meilleure, du moins la moins imparfaite, susceptible de traduire les cinq propositions qui viennent d'être succinctement énoncées. La courbe de la **parabole** semble ici mériter notre attention, avec son « sommet » où s'effectue le retournement de son tracé, son « foyer », ses deux branches qui s'éloignent indéfiniment l'une de l'autre. La parabole, selon la théorie de la géométrie plane, c'est une ellipse dont un des foyers se serait « échappé » jusqu'à l'infini : belle envolée, qui d'emblée nous introduit dans le mouvement ultime du temps...

Le « sommet » de la parabole, le point où son tracé s'inverse, affirme et rend sensible la **centralité du présent**, et sa capacité tout à fait unique à transmuier le futur en passé.

Son « foyer », en ce qu'il est visuellement distinct de ce point de renversement, représente de façon très suggestive la seconde fonction du présent : le regard qu'il permet *comme à distance* de poser sur le flux du devenir, et plus précisément sur le passé, sur le futur, sur ce présent lui-même. La notion de *distentio animi* chère à Saint Augustin, de prise de champ temporel dont est capable l'esprit humain, peut être ici évoquée sans embarras.

Quant aux deux branches de la parabole, elles plongent **indéfiniment** et dans le passé et dans le futur, rompant avec la théologie judéo-chrétienne d'un temps humain « cadré » en amont comme en aval, entre la Chute et le Salut. Ces deux semi-courbes sont largement ouvertes, figuration que ne permet pas le schéma linéaire et rigide du positivisme. Pour affiner cette figuration graphique, on pourrait même envisager de tracer une des deux branches en tracé continu, et l'autre en « pointillé » – image suggérée par Paul Ricœur pour souligner l'originalité du futur comme temps non-encore-advenu. Avec ses branches qui ne s'écartent l'une de l'autre que très progressivement, la figure de la parabole nous aide aussi à visualiser, ce qui est intellectuellement très stimulant, le face-à-face entre passé et futur,

Cinq propositions pour appréhender le temps

en mettant en regard leurs échelles de temporalité : court-terme, moyen-terme, long-terme. Ouvrir le dialogue, pour s'en tenir à ce seul exemple, entre les millénaires passés dont sont issues les peintures de Lascaux, et les millénaires futurs au long desquels nos déchets nucléaires continueront à menacer de mort nos héritiers, constitue une injonction de responsabilité, disons « jonassienne ».

Résumé : Jean Chesneaux : CINQ CONSIDÉRATIONS SUR LA RELATION HUMAINE AU TEMPS. *Ce bref essai tente de dégager un certain nombre de caractères communs DU temps, considéré comme catégorie générale de « l'être » des humains. À ce titre, il se sépare délibérément de la tradition gurvitchienne, et de la méthode sociologique DES divers « temps sociaux ». Cinq entrées sont ici proposées:*

- *La spécificité du temps dont les humains ont l'expérience par rapport à l'espace.*
- *Le rôle majeur du triptyque présent-passé-avenir (dans cet ordre).*
- *La capacité DU temps à transcender les diverses « cultures du temps » comme données anthropologiques.*
- *L'apparement (« homologique ») entre temps social et temps personnel, comme prenant le pas sur l'irréductibilité singulière du temps personnel.*
- *L'unité ultime entre le temps-englobant comme devenir général et continu (dit « temps-compagnon »), et le temps inscrit (dit « temps-paramètre ») en tant que fractionnable et mesurable.*

Mots clés : Le temps, catégorie philosophique ; Temps et espace ; Cultures anthropologiques du temps ; Mesures du temps ; Relation présent-passé-avenir ; Mouvement irréversible du temps.

Summary : Jean Chesneaux : FIVE CONSIDERATIONS ON THE RELATIONSHIP OF HUMANS TO TIME. *This brief essay attempts to delineate some characteristics of time as such, seen as a general category upon which the existence, the « Sein », of human beings, rests. Consequently, it deliberately departs from the tradition established by the sociologist Georges Gurvitch and the sociological method based on the diversity of « social times » (temps sociaux). Five major points are outlined here:*

- *the specificity, as experienced by human beings, of time vs. space.*
- *the foremost relevance of the present-past-future trilogy (in that order).*
- *the ability of time as such to transcend the diversity of « time cultures » as a cluster of anthropological constructs.*
- *the close parallel between social time and personal time, this homology taking precedence over the intimate singularity of personal time.*
- *the ultimate unity between two opposite versions of time, i.e. time as an all-embracing entity, a general, continuously moving force, and on the other hand time as a measurable, fractionable quantum, inscribed in our social existences. The former should be considered as a companion from whom we cannot part throughout the course of our existence, and the latter as a parameter we must deal with when organizing our lives.*

Jean Chesneaux

Key words: Time as a general philosophical category; Time vs. space; The irreversible flux of time; The present-past-future trilogy; Measuring time; The diversity of «time cultures».

Auteur : Jean Chesneaux, Professeur émérite, Université Paris-VII (histoire contemporaine de l'Asie orientale) ; Directeur d'études, École des Hautes études en sciences sociales (en retraite) ; Collaborateur de l'ancienne *Lettre des Temporalistes* ; Auteur de *Habiter le Temps, passé, présent, futur, esquisse d'un dialogue politique* (Paris, Bayard-Éditions, 1996).